

William DONNAREL
La Réole (33)

TEMPETE EN ADRIATIQUE...

21 mars 2009 - En mer... quelque part, sur l'Adriatique...

01 h 33

Le temps paraît interminable. Affreusement interminable. Toute frontière terrestre ou visuelle a été abolie. Depuis longtemps maintenant. Depuis plusieurs heures. Depuis que nous avons quitté Ancône. Depuis que nous avons contourné le grand môle qui barre l'accès au port de la cité.

Accoudé au bastingage, j'ai longuement regardé l'horizon couleur de plomb. Gris acier. Sur lequel couraient de lourds nuages blancs, littéralement déchirés par un violent vent d'ouest. Je me souviens qu'avant d'embarquer ma voiture dans les entrailles du ferry, l'officier de pont, un Grec, a regardé le ciel avant de dire pour lui-même et ceux qui l'entouraient :

- Alithia... tha exoume ena poli kako kairo, apopse... C'est sûr, nous allons avoir beaucoup de mauvais temps, ce soir...

Il ne s'est pas trompé. En quittant Ancône, la mer était déjà grosse. Et le temps lourdement gris. Puis, vers cinq heures de l'après-midi, tout s'est obscurci, comme la chute brutale d'une nuit prématurée. La pluie s'est soudainement abattue sur le ferry. De véritables trombes d'eau. Un mur tout autour de nous. Et la mer s'est creusée, au rythme d'un vent de plus en plus fort, de plus en plus violent.

Voilà donc six heures que cela dure... Vous comprenez maintenant pourquoi je disais tout à l'heure que le temps paraissait interminable. Longuement interminable.

Plongé dans une nuit noire, opaque, gluante, visqueuse, liquide, colérique, le ferry craque. Je vous jure que je l'entends geindre de tous ses ponts. À chaque rafale, à chaque vague toujours plus puissante que la précédente et moins que la suivante. Elles viennent se fracasser contre nous avec cette volonté de vouloir nous coucher sur le côté. Avec un bruit de fureur, dans le fracas d'un ressac immense qui vient mordre les parois du bateau.

Et ça cogne, et ça frappe, et ça tremble. Encore et toujours. De la cale à la passerelle. Ce n'est plus un ferry gigantesque reliant Ancône à Patras... Non, c'est un bateau ivre balancé au milieu de l'Adriatique, entraîné malgré lui dans une danse primaire avec les éléments déchaînés...

Et ça monte, et ça descend, et ça tangué. Cela semble ne plus finir. Cela semble sans fin. Et ça cogne... Et ça frappe... Et ça tangué...

Et puis, dans le fracas des vagues, il y a le hurlement incessant du vent dans les câbles, un chant lugubre, un hululement furieux dans les haubans qui vibrent.

Mais où sommes-nous ?

La nuit renforce l'incertitude des uns et l'inquiétude des autres. La mienne également. Je suis un terrien qui aime les choses de la mer, certes. Mais je ne me sens pas en confiance. Moi qui voulais un voyage, un vrai, sans l'altération de l'avion ; moi qui voulais ressentir l'émotion du voyageur en déplacement, avec ses doutes, ses hésitations et ses ravissements... je suis servi.

Une rafale. Encore une autre. Violente... Le bateau tremble et oscille de toute sa masse de fer. Je me raidis. Il me semble que la suivante va arriver et nous coucher sur la mer comme on effondre un vulgaire château de cartes. Je réfléchis malgré moi à toute vitesse, l'esprit dopé par l'adrénaline en dépit de la fatigue grandissante. Et la seule

question qui me vienne est la suivante : combien pèse un ferry de cette classe ? Absurde...

Putain... où sommes-nous ?

Je me sens aveugle malgré la lumière qui éclaire l'intérieur du ferry. Totalement désorienté, sans aucun repère. Paumé dans ce huis clos nocturne au milieu de la mer déchaînée.

Assis dans le restaurant déserté, je rassemble ma géographie européenne éparpillée dans mon esprit malmené. L'Italie doit être à notre droite. Et à ma gauche ? La Croatie ? Le Monténégro ? L'Albanie ? Merde... Je ne sais pas. Je ne sais plus...

Deux tables derrière moi, des Grecs jouent aux cartes. Ils sont hilares, gueulent, parlent fort et tapent du poing sur la table comme pour mieux ponctuer leurs phrases, avant de partir dans de grands rires sonores. On dirait les marins d'Amsterdam, de Brel, en version grecque. Ils semblent totalement impassibles à ce qui se passe autour d'eux. Et presque étrangers au sort de ce ferry balloté en tous sens. En temps ordinaire, je me serais éloigné. Je n'aime pas cette agitation. Mais là, je reste. Leur insouciance (et même le tabac entêtant de leurs cigarettes) me paraît une présence réconfortante.

Putain... où sommes-nous ? Je crève de soif. Le bateau est surchauffé. Je vide d'un trait le fond d'eau qui me reste. Il faudrait que je me lève pour aller au bar. Mais cela tangué fort. Alors, je vais attendre. Tout simplement.

Je reste donc à ma table, seul, dans ce restaurant vide. J'ai abandonné ma cabine, deux ponts au-dessus. Impossible d'y dormir. Les oscillations y sont plus fortes et les mouvements du bateau, de haut en bas, sont décuplés. Par expérience, j'ai donc trouvé cette table isolée, dans le restaurant, située au centre du ferry. Et maintenant, j'attends que tout cela cesse.

Putain... où sommes-nous ? Et je ris doucement de moi-même. Comme si le fait de le savoir pouvait arrêter cette tempête. Ridicule...

02 h 02...

Une tête qui surgit d'un seul coup. Je n'avais pas vu la jeune femme, allongée sur une des banquettes. Malgré la tempête qui fait rage, elle dormait là, à côté, d'un sommeil profond et tranquille. Ses cheveux blonds en bataille, elle rassemble son esprit encore embrumé puis se lève et s'étire doucement.

Elle passe près de moi, marchant simplement en chaussettes blanches, et me sourit.

- What a storm ! me dit-elle en cherchant à garder son équilibre.
- Oui, quelle tempête... Anglaise ?
- No, Australian... from Perth...

Elle me demande où se trouve le bar. Je la regarde s'éloigner le long de la coursive, la démarche délicieusement désinvolte et toujours en chaussettes. Et lorsqu'elle revient, elle me sourit encore. Elle s'allonge à nouveau sur sa banquette et se rendort. Nullement troublée par les éléments en furie, la mer démontée et l'infenale sarabande de ce ferry devenu le jouet de la Mer Adriatique...

Et je replonge dans ma solitude nocturne. Quelques minutes. Un Grec sort de son sommeil à son tour. Il se frotte les joues mangées par une barbe de quelques jours. Il baille sans retenue puis se met à fouiller dans ses poches, à la recherche de je-ne-sais-quoi. Et trouve enfin. Il sort un paquet de cigarettes déjà bien entamé. Il en prend une et la place au coin de ses lèvres. Il croise mon regard et, sans un mot, me tend le paquet. Invitation que je décline poliment d'un geste de la main.

- Den kapnizo, efkaristo (je ne fume pas, merci).

Il allume sa « sèche », aspire une grande bouffée et relâche la fumée avec une infinie longueur, les yeux mi-clos.

- Oreos kairos, file ! Joli temps, hein mon ami ? me demande-t-il avec ironie.

- Oui, un bien joli temps de printemps...

Il sourit dans sa barbe. Il se lève et me rejoint à ma table, sans attendre une quelconque proposition de ma part. Et là, il me tend une large main calleuse.

- Kostas.

- Guillaume. Harika poli... Enchanté...

Il fume toujours posément. Indifférent à la tempête mugissante qui balaie la mer et qui, pourtant, vient de rapprocher deux parfaits inconnus.

Il est chauffeur routier, son camion rangé deux ponts sous nos fesses. Il m'explique qu'il a quitté Milan il y a deux jours pour arriver ce matin à Ancône. Il descendra tout à l'heure, à Igoumenitsa, première escale prévue du ferry. Puis, il m'indique le trajet qu'il lui reste à faire en dépliant sa carte routière. Du doigt, il me montre la route et les noms défilent dans sa bouche : Igoumenitsa, Ioannina, Preveza, Korazi, Thessalonique, Kavala et Alexandroupolis, terme de son périple.

- J'arriverai chez moi dans deux jours, si tout va bien... Doxa thon theou... Grâce à Dieu...

Il se renverse en arrière et tire deux longues bouffées sur sa cigarette.

- Et toi, mon ami, où vas-tu ?

- En Crète.

- Crète ? Où ? La Canée ?

- Héraklion... à côté. Gouves.

- 'Connais pas... J'ai été une fois à La Canée... Y'a longtemps maintenant...

Sur ce laconique constat, il s'enferme dans un silence songeur où je ne suis pas...

02 h 37

Par la baie vitrée ruisselante et gifiée par la pluie, ouverte sur ce néant nocturne où rien ne semble vivre, je distingue ce que je crois

être d'abord un reflet d'une ampoule. Non. Il s'agit bien d'un autre bateau, un ferry croisant au large dans le sens opposé au nôtre. J'essaie de deviner sa route. Ancône ? Venise ? Zadar ? A ce moment-là, pourtant, ces simples évocations au milieu de la tempête qui secoue notre bateau prennent la valeur d'une douce poésie. Celle du voyage, de l'inconnu, des horizons nouveaux. Ancône... Venise... Zadar... Et pourquoi pas Dubrovnik, la perle de l'Adriatique ? Voilà bien la magie attirante d'un ferry ou d'un cargo sur mon imaginaire... Et pourtant, il ne s'agit que d'une ligne de lumières vacillantes sur un horizon béant.

Kostas, le chauffeur routier, bascule tout doucement sur le côté et se rendort sans autre forme de procès. Sur les banquettes, trois autres chauffeurs dorment dans le carré qui leur est réservé. Allongés ou accoudés sur la table, déchaussés, la bouche entrouverte, ronflant pour certains, aucun d'entre eux ne semblent ressentir les effets de la tempête.

Vlam ! Brang !

Et pourtant, ça cogne, ça frappe, ça vibre... Toujours autant, toujours aussi...

Boum...

La mer nous envoie de formidables coups de poing salés dans les flancs. Le ferry tremble de toute sa structure mais continue d'avancer. Le bateau contre la mer. L'Homme contre la Nature. Même en ayant déjà traversé la Manche en colère, je n'ai pas souvenir d'avoir finalement autant souffert. Vingt-deux heures de traversée jusqu'à Patras et déjà treize dans cette tempête... Interminable...

Je me replonge dans mes réflexions. Seul dans ce salon. Avec pour seule compagnie une musique d'ambiance électro jazz qui tourne en boucle. Et la ronde des hommes de quart arpentant les coursives du ferry, de la passerelle à la salle des machines, en passant par les ponts : entretien, préposé de nuit à la réception, agent de pont qui

remonte des entrailles du bateau pour boire un café, les mains noires de cambouis, technicien de la sécurité vérifiant les points incendie de chaque pont...

03 h 33

Insomnie tenace. La mer redevient grosse après un semblant d'accalmie. Le bateau se remet à tanguer. À gauche, à droite, d'avant en arrière. Impitoyable pour les passagers à bord. Imperturbablement pour ce temps qui n'en finit pas d'être suspendu.

Je me sens écrasé de fatigue mais je sais que je ne fermerais pas un œil tant que durera cette traversée... Et ce que j'écris dans mon carnet ne sont plus désormais que des bribes de mon présent embrumé. Des fulgurances dans mon esprit ébranlé. Quelques lignes qui tremblent sous les chocs de la mer déchaînée...

Vlam ! Brang ! Vlam !

Et ça cogne, et ça frappe, et ça vibre... Toujours autant... toujours aussi...

03 h 41

Mon téléphone portable s'illumine tout à coup ! Il vient de capter un réseau. La terre ne doit pas être loin de nous maintenant. Sommes-nous entrés en Mer Ionienne ? J'imagine l'Albanie à tribord et le talon de la Botte Italienne sur bâbord. Après, ce sera Kerkyra... Corfou.

Dehors, le vent hurle et vient se fracasser en furie contre les vitres.

Vlam ! Brang ! Vlam !

Et ça cogne, et ça frappe, et ça vibre... Toujours autant...

05 h 12

Nous longeons Corfou dont je distingue les lumières dans le lointain. D'après un membre d'équipage, nous devrions arriver à Igoumenitsa vers sept heures du matin. Si tout va bien. Mais avec du retard, c'est sûr... Je ferme doucement les yeux. Curieux. Le tangage commence

maintenant à me bercer. Et la mer ne me semble plus si hostile. Je voudrais dormir. Dormir...

Juste un peu...

05 h 35

La mer s'est enfin calmée. Le ferry ne vibre plus. Tout semble si calme à bord que cela en est presque surréaliste. Une heure auparavant encore, nous étions brinquebalés dans le cœur de la tempête. Et là... rien. Ou si peu.

Je me décide enfin à regagner ma cabine. Mon Australienne dort toujours. Et Kostas, le chauffeur routier, les yeux à peine ouverts, me salue de la tête. Il se lève pour aller boire un café.

- Kalo taxidi, kirié Kosta. Bonne route, Monsieur Kostas.

- Efkaristo, filé mou... Merci, mon Ami.

Cabine 8009. La lourde porte que je pousse. Le lit étroit à peine défait devant moi... je m'allonge de tout mon long, sans me déshabiller.

Trop fatigué... Trop crevé... Trop...

07 h 16

Quelques bruits métalliques me tirent de mon lourd sommeil. J'écarte à peine le tissu du rideau et, l'espace d'un instant, une clarté blafarde éclaire l'intérieur confiné de la cabine. L'eau est aussi calme qu'un lac. Je distingue une demi-douzaine de bateaux à l'ancre : deux ferries et quatre cargos rouillés. Nous sommes dans le port d'Igoumenitsa...

Le ciel roule de lourds nuages gris qui cavalent pesamment vers l'est. Je me rendors...

09 h 57... Sur le port de Patras...

Le ferry tire ses amarres et, lentement, l'énorme masse d'acier du bateau vient se coller délicatement contre le quai du port de Patras.

Patras... le grand port grec ouvert sur la Mer Ionienne. Une ville grise aussi laide qu'Athènes est belle.

Je descends les escaliers jusqu'au dernier pont où se trouve ma voiture... Tout le monde attend les ordres de l'officier de pont pour pouvoir quitter le ferry. Les gens ont les traits tirés d'une nuit trop courte pour certains. Pas loin de là, je retrouve mon Australienne. Un petit signe de la main, un sourire et elle entre dans sa voiture. L'officier de pont fait signe aux premiers conducteurs d'emprunter la rampe vers le pont supérieur. Je sors à mon tour. Enfin à l'air libre... Me voici de retour en Grèce.

Devant le flot de véhicules et de camions sortant du ferry, un bouchon se fait. Malgré la fraîcheur du temps, j'ouvre ma fenêtre pour respirer l'air frais, surchargé de pluie, d'embruns et de sel. Quand un gamin s'approche de moi, sorte de gavroche métisse, Grec ou Albanais d'origine, les cheveux en bataille, d'un noir profond, les yeux vifs et le sourire puant la malice.

- Portokalia, kirié ? Ta tria ena evro mono !

Il me propose des oranges. Trois pour un euro. « Seulement ! ».

- Entaxi... d'accord.

Je prends les trois oranges et lui donne une pièce de deux euros. Sitôt la pièce dans sa main, le gamin détale. Surpris, je sors de la voiture avec mes trois oranges à la main.

- Petit enfoiré... ai-je murmuré, avec un léger sourire.

Un puissant coup de klaxon me fait sursauter. Le chauffeur du camion derrière moi me signifie d'avancer rapidement. Je remonte dans ma voiture et fais quelques mètres avant qu'un policier ne m'intime l'ordre de m'arrêter à nouveau pour laisser passer un convoi de camions lourdement chargés de marchandises diverses. Perdu dans mes pensées, je songe à la nuit qui vient de s'écouler, à Ancône, à l'Italie que j'ai traversé en deux jours, à la Grèce qui ressemble pour l'instant à Patras : grise, froide, délavée, avec tous ces émigrés agrippés aux grilles du port, attendant un hypothétique travail ou un visa pour l'Italie...

Soudain, on toque à ma vitre. Je sursaute. C'est mon gamin aux oranges qui me fait signe de baisser la vitre.

- Ti thelis akoma ? Que veux-tu encore ? lui ai-je demandé, faussement en colère.

Il me tend sa main et laisse glisser une pièce d'un euro.

- To resta sas, kirié. Business is business... Votre monnaie, Monsieur... Les affaires sont les affaires.

Et toujours ce sourire malicieux sur son visage...

- Adé, gia ! Allez, salut !

Il se retourne et s'éloigne en sifflotant, avec trois nouvelles oranges dans les mains.